

Désaveu de la culture au temps des coupures

Michaël La Chance

Number 102, Spring 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45455ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

La Chance, M. (2009). Désaveu de la culture au temps des coupures. *Inter*, (102), 8-15.



MICHAËL LA CHANCE

Désaveu de la culture au temps des coupures

Les coupures dans les subventions de la culture sont répréhensibles, elles font d'autant plus mal qu'elles exacerbent un désinvestissement de fond de la société envers la culture. La crise de la culture n'est pas nouvelle, nous en distinguons mieux les traits en examinant l'usage qui est fait des auteurs, les habitudes de fréquentation des œuvres. Par « œuvre », je voudrais préciser que je désigne un livre, un film, une musique, etc., que nous sommes prêts à relire, à revoir, à réécouter, plusieurs fois.

Un trait qui ressort d'emblée, c'est la capacité des gens cultivés de revoir les mêmes tableaux, de relire les mêmes livres et de réécouter les mêmes musiques. Antonin Artaud a longuement parlé de sa fréquentation des tableaux au Louvre¹. Contemplant longuement *Loth et ses filles* de Lucas van Leyden, j'ai cru distinguer l'empreinte d'une main dans la partie très sombre d'un ciel nocturne ; je me persuadais que c'était Artaud lui-même qui avait plaqué sa main à cet endroit, et le désir m'est venu d'y apposer la mienne dans un singulier rituel de transmission de la présence.

À cette époque, je cherchais dans les œuvres et les rencontres une donation de sens qui m'aiderait à rendre le monde intelligible, à trouver un ancrage dans celui-ci. Artaud décelait dans ce tableau une force mystique qui saurait agir physiquement sur nous ; je recherchais cette puissance expressive dans une quête qui exacerberait chaque rencontre et chaque lecture. Alors, chaque texte était un manifeste qui ouvrait la dimension de l'existence, chaque œuvre était une déclaration passionnée sur la beauté et l'étrangeté de l'aventure humaine dans l'univers. Je ne voyais pas encore comment un tel désir d'accomplissement individuel reposait sur des acquis culturels dans une culture qui protège l'individualité contre les contraintes de la collectivité – j'y reviendrai.

J'ai vu, il y a des années de cela, une jeune femme tenter d'arracher du mur un petit tableau de Klee, dans le MOMA de New York. Elle s'agrippait au cadre et tirait encore dessus lorsque les gardiens sont accourus, s'écriant : « *It's mine !* » Certes, elle avait eu le sentiment très fort que ce tableau s'adressait à elle, la concernait directement, avait été fait pour elle ! La surcharge d'affect de ce passage à l'acte contraste fortement avec la désaffection des œuvres aujourd'hui, et j'essaie de comprendre quelle transformation fondamentale de la société nous amène à désavouer la culture des œuvres et des auteurs. Est-ce la critique des présupposés métaphysiques du texte (Derrida), la déconstruction de la notion d'auteur (Barthes), une mutation de nos habitudes culturelles (Baudrillard) ? Est-ce une méfiance envers le texte unique, lorsque celui-ci sert le totalitarisme politique et le fondamentalisme religieux ?

Ainsi, la mort du texte serait l'épitaphe de la culture, une épitaphe depuis longtemps illisible. La culture sera désormais un divertissement par la nouveauté, une fuite en avant. Pour la plupart d'entre nous, semble-t-il, elle n'est plus l'appréciation des acquis, la préservation de ce que les géné-

rations antérieures nous ont légué de plus précieux – avec le sentiment que ces œuvres s'adressent à nous, qu'elles peuvent nous rejoindre précisément là où nous sommes en proie à la désorientation et à l'incertitude, à la solitude et au désir de présence. Le désaveu de l'œuvre et du texte, en tant qu'espace d'accueil de la diversité, relève d'une crise de la civilisation, car une culture sans auteurs ni artistes tourne en rond, sans accès à ces deux gouffres : l'autre et soi-même.

Une culture est l'ensemble de l'héritage constitué par des œuvres, cet ensemble formant une médiation dans nos relations au monde, aux autres et à soi-même. Tant que la diversité des auteurs, du passé et du présent, constitue la garantie d'un pluralisme des vues dans notre société, alors la société, riche de cet espace polychoral, n'a de cesse de rayonner depuis un centre virtuel – pour ne pas dire référentiel – afin d'irriguer les différentes strates du corps social. Refuser cet héritage, c'est refuser de mettre au travail une communauté de sens qui a longtemps été la garantie d'une cohésion sociale.

La perte des auteurs est une désautorisation. Les auteurs sont remplacés par les célébrités, personnages d'emblée reconnaissables. Car les nouvelles doivent relater des événements toujours différents qui exhibent toujours les mêmes acteurs. Nous attendons de ces acteurs qu'ils indiquent les grandes orientations morales, qu'ils incarnent la bien-pensance de l'Occident. Il fut un temps où l'écrivain était la conscience de son époque ; aujourd'hui les idoles de la chanson et du cinéma jouent cette conscience, ce qui doit être dit et ressenti. Ce n'est plus Malraux en Espagne, mais Bono en Afrique ; l'action est louable, mais les rôles se sont déplacés.

Le besoin de se différencier

Le principe démocratique *tous égaux devant la loi* a subi un certain nombre de glissements. L'égalité devant la loi est devenue une égalité généralisée : sommes-nous vraiment tous égaux devant le savoir, tous égaux devant un problème sociétal (capacité d'évaluer la situation, de faire des choix éclairés, etc.), tous également responsables (devant les crises écologiques, humanitaires, etc.) ? Est-ce dire que toutes les croyances se valent, qu'elles ont toutes la même valeur de transcendance ? Nous pouvons également croire que notre dieu-prophète est né d'une vierge ou qu'il est monté au ciel sur un cheval ailé... Il est vrai que, passé un certain degré



> Ouroboros, symbole de l'éternel retour.



Nous croyons que la société repose sur une somme de significations partagées, qu'elle est dépositaire d'un immense réservoir de certitudes. Nous croyons ainsi que l'ordre social coïncide avec la stabilité d'un savoir immuable, lequel est le produit d'un vaste effort collectif. Ce qui dispenserait l'individu de se lancer dans une démarche personnelle d'élucidation et de critique.

d'absurdité, tout se vaut, toutes les croyances s'équivalent et sont également respectables. Cependant, alors que nous serions tous semblables les uns les autres en regard des absolus, nous éprouverions une carence de signes différenciants, nous chercherions une façon de nous particulariser : certains auraient recours aux images-marchandises, aux marques identitaires et autres marqueurs culturels ; d'autres auraient recours aux Grands Récits et aux regroupements sectaires.

Fukuyama a mis en évidence, dans la montée du fondamentalisme, le rôle joué par ce besoin de se particulariser². Les gens ont besoin de se donner une identité par l'exploit et le prestige, la séduction et le pouvoir, la possession et le statut – sinon ils tentent d'inscrire leur identité personnelle dans les scènes que leur déploie la culture, quand ce ne serait pas le destin. Lorsque la culture fait défaut, ils ont besoin qu'un dieu personnel puisse écouter leurs prières, surveiller le cours de leur vie et faire le bilan de leurs actions. Dieu ne se trouverait pas dans les confins du cosmos : il se passionnerait pour le théâtre dérisoire de l'existence humaine. Quelque chose d'aussi important ne manquerait pas de s'intéresser à nous, quand pourtant l'immensité de l'univers devrait nous inviter à jeter un regard très différent sur l'agitation qui règne sur la planète bleue. Nous avons besoin de nous particulariser, ayant perdu la capacité d'emprunter nos saynètes à la culture. Nous voulons attirer la mansuétude d'un être suprême, ce qui ne trouve d'équivalent que dans le fait d'être vus par des millions, d'où notre fascination pour les célébrités.

Elles sont vues par des millions. Les célébrités répondent à un seul ordre de grandeur, tandis que la culture distingue des degrés : elle distingue le répétiteur de l'auteur, le contemplatif passif du spectateur engagé... par degrés. La culture nous débarrasse des préjugés sociaux, mais elle n'instaure pas une égalité entre tous dans le spectre ontologique, ce qu'avait tenté Dante, à sa façon, en différenciant les individus selon des cercles dans la *Divine comédie*. La culture substitue à l'existence sommeillante une vie examinée, par degrés.

Mais aujourd'hui, ce ne sont pas les peintres et les poètes qui suscitent l'admiration, mais plutôt les acteurs de cinéma, les chanteurs, les champions, etc. Tous ceux qui sont passés par la télévision, consacrés par le public, vus par des millions sont nos modèles de *suffisance ontologique*, selon une notion proposée par Georges Bataille³. Les célébrités sont consacrées par le nombre, par les

millions de spectateurs captivés par le relais médiatique de l'industrie des stars. On les magnifie afin de leur trouver des défauts par la suite et de se rassurer : après tout, ils sont humains. En effet, on déteste la grandeur : pas de grands artistes, pas de grands penseurs, pas de grands compositeurs... pas de grandes œuvres où les notions de profondeur et de complexité, d'humanité et d'émotion, se confondent. Il reste les grands musées et les grands festivals, ou parfois la culture classique, qui nous invitait à une expérience individuelle et qui revient à l'honneur lorsqu'elle permet une exaltation collective avec retombées économiques. La grandeur est tolérée dans l'écrin de la monumentalité. Autrement, on ne peut envisager qu'il se ferait de grandes choses dans de petits événements...

Dans ce contexte, nous attendons de la culture de grandes œuvres, à condition qu'elles soient figées, autrement il nous faut de la nouveauté au compte-goutte pour alimenter le flux médiatique. Cette exigence touche tous les produits culturels, y compris le domaine du livre savant : « Nous sommes toujours en régime de nouveauté, où les livres, même les plus solides, ne sont pas encore devenus des œuvres par l'apport des questions qu'on leur a posées et des esprits qu'ils ont fécondés⁴. » Nous faisons table rase du passé qui nous inviterait à comparer. Certes, il serait utile de regarder en arrière pour ne pas répéter les mêmes erreurs, mais nous préférons aller toujours plus vite, espérant ainsi que les erreurs du passé ne sauront pas nous rattraper, tel Loth quittant Sodome en flammes sans se retourner.

Le pinceau de l'artiste doit être trempé dans l'esprit [...], il doit laisser à penser davantage qu'il n'a donné à voir⁵.

Reconstituer le débat ou s'autoriser

L'une des causes de la destitution des auteurs, c'est que nous croyons que notre monde peut être gouverné par des outils rationnels : c'est le *bluff* cartésien. Nous croyons que les disciplines scientifiques ont dépassé les penseurs et les inventeurs. Le progrès de la technologie a cet effet pervers : nous avons développé une confiance aveugle dans une saisie du réel qui relève du positivisme le plus étroit – une confiance, il faut le préciser, qui découle d'un

usage idéologique de l'image de la science et non pas de la science elle-même.

Le désir de connaissance a disparu avec la conviction moderne que nous savons tout. Les sciences s'interrogent continuellement, mais elles tolèrent l'exploitation d'une image de la science, car le discours dominant fait de la science un capital de certitudes pour attester du caractère rationnel de notre société. À cela s'ajoute la saturation du paysage culturel par les médias, contribuant à évacuer les espaces du doute, de l'analyse et de la critique. Nous croyons que la société repose sur une somme de significations partagées, qu'elle est dépositaire d'un immense réservoir de certitudes. Nous croyons ainsi que l'ordre social coïncide avec la stabilité d'un savoir immuable, lequel est le produit d'un vaste effort collectif. Ce qui dispenserait l'individu de se lancer dans une démarche personnelle d'élucidation et de critique.

Ce savoir acquis, de plus, aurait trouvé sa formulation idéale : la vérité s'énoncerait en quelques phrases, se condenserait en quelques formules toujours validées par la logique. Sinon tout retomberait dans l'indistinction. Lorsque j'étais étudiant en philosophie, j'ai rencontré un professeur de mathématique de renommée : Gonzalo E. Reyes. C'est un philosophe, Pierre Gravel, collègue de Reyes à l'Université de Montréal, qui m'a présenté à celui-ci en me disant admirateur de Michel Foucault. Le mathématicien s'est tourné vers moi en annonçant : « Si tu me résumes la pensée de Foucault en trois phrases, je pourrai le considérer sérieusement, sinon c'est du charabia. » Cette remarque devait laisser une impression durable... Peut-être que ce n'était pas l'intention de M. Reyes, mais il laissait entendre que la pensée de Foucault était trop confuse pour se laisser résumer ; ce qui ne peut être résumé en quelques axiomes solides ne peut être discuté.

L'obsession du rationnel, cette croyance que la vérité peut gouverner dans tous les domaines, qu'elle est la même partout, a pour effet paradoxal de répandre un relativisme éclaté : puisqu'il n'y a pas de critères rationnels pour départager les goûts esthétiques, alors tous les goûts se valent : autant de têtes, autant d'avis ; autant d'yeux, autant de fascinations. « Des goûts et des couleurs, on ne dispute pas⁶. » Ce pseudo-principe échappe bientôt à la sphère esthétique pour envahir le débat de société : toutes les opinions se valent puisque ni la politique ni la sociologie ne sont scientifiques. Le raisonnement est le suivant : s'il n'y a pas de vérité

logique en art, alors il n'y a pas de vérité, et tous les points de vue se valent. Je préfère la définition contraire : la vérité est la même partout. Certes, c'est ce qu'on parvient à faire croire aux autres comme étant vrai. Autrement, il n'y a de certitude que dans les énoncés en regard desquels le doute est payé de sa vie.

Curieusement, cette indécidabilité de l'art sert de fondement à son utilisation idéologique par l'ingénierie politique globale : l'art sert à démontrer que notre société serait la meilleure, car il permet à l'individu, à tous les individus, si différents soient-ils, de s'épanouir pleinement en faisant métier de vivre. L'art démontre que notre société sait accueillir la différence et générer le changement. Un véritable changement ? Est-ce plutôt la société qui projette une image d'elle-même à travers l'art quand les médias mettent en scène des pseudo-débats ? Alors l'art mettrait en scène des pseudo-nouveautés dans la répétition elle-même. Tout un art !

Ce principe, celui des « goûts [...] », provoque en moi un certain *dégoût*. Il signifie l'abolition de la nuance, bientôt considérée comme molle. On voudrait que la psychologie, la politique, etc., soient des sciences dures. L'esthétique, la sociologie, l'anthropologie, etc., seraient alors des sciences « en voie de développement », comme on le dit de certains pays. On attend de ces sciences des affirmations solides, des certitudes dans lesquelles on peut croire, et on trahit une certaine impatience pour le débat : vous reviendrez lorsque vous aurez décidé. Certes, vous avez su poser les bonnes questions, mais on veut extraire au plus vite ce que vous savez, puisque tout le reste serait particularisme d'opinions. On oublie que derrière tout savoir il y a un débat, des auteurs et des créateurs qui ont participé à ces débats, ce qu'on appelle la « problématique ». Sinon, il ne reste qu'à déclarer qu'il n'y a pas de problèmes mais des solutions ; pas de pensées mais des faits ; pas de visées sociétales mais des réalisations techno-économiques.

On se méprend sur la culture, que l'on croit un bien acquis : on en fait un parc immobilier, un magasin d'antiquités, un mausolée d'œuvres. Les ultraconservateurs s'exclament dès lors : pourquoi subventionner ce qu'on a déjà ? Mais les acquis reposent sur des débats qui ne sont pas résolus, les langages reposent sur des questions qui ne sont pas éteintes. La culture permet de continuer notre dialogue avec les auteurs et les artistes, sinon la pensée tourne en rond, s'enferme dans une répétition ; sinon la culture devient le miroir statutaire dans lequel une société veut se voir, selon une image tant figée que flatteuse.

Il y a une *expérience d'acquisition* du savoir sans laquelle ce savoir ne peut être possédé. Ainsi, ce qui compte aux yeux de Ludwig Wittgenstein, c'est moins le « stock de connaissances théoriques » dont dispose le philosophe que « le prix personnel qu'il a eu à payer pour ce qu'il croit pouvoir penser et dire ». Il convient de dialoguer avec les auteurs

et les artistes et non pas seulement s'autoriser d'eux. Il s'agit d'entrer dans leur façon de poser un problème, de s'approprier leur terminologie et surtout d'envisager leur négociation de l'altérité. C'est ainsi qu'il faut payer de sa personne lorsqu'il s'agit de faire l'expérience de la pensée et des textes, des œuvres et des rencontres en tant qu'espace d'accueil de vues plurielles.

On trouve un exemple de négociation de l'autre où l'on paye de soi dans ce passage de Gottfried Benn qui mérite d'être longuement cité : « Autrefois, dans mon village, chaque chose n'était associée qu'à Dieu ou à la mort : jamais à une instance terrestre. Les choses avaient alors une place bien définie et elles parvenaient au cœur de la terre.

Jusqu'à ce que je fusse frappé par l'épidémie de la connaissance : il ne se produit rien nulle part ; tout se passe à l'intérieur de mon cerveau. Soudain, les choses commencèrent à chanceler, devinrent viles et à peine dignes d'intérêt. Et même les grandes choses : qui est Dieu ? et qu'est-ce que la mort ? Des bricoles. Des figures héraldiques. Des mots que disait ma mère.

Et il n'y avait plus rien qui me portât. Et, au-dessus de tous les abîmes, il n'y avait plus que mon souffle. Et le toi était mort. »⁸

Tel est le discrédit des auteurs : nous avons recours à eux comme si nous parlions à Dieu ou à la mort ; nous ne savons plus les interpeller – les tutoyer ! Et lorsque nous les utilisons, c'est pour assener des affirmations, comme si les auteurs et les créateurs avaient eu pour visée de déterminer une chose une fois pour toutes, de l'affirmer définitivement. Je lisais récemment une thèse de doctorat où nous pouvions trouver une douzaine de mentions d'auteurs dans une même page, ce qui ne correspond certes pas à la façon de dialoguer avec un auteur ou d'accompagner le développement de sa pensée, ne serait-ce que pour la destituer ou la dépasser. En effet, les auteurs sont négligés et, lorsqu'ils sont cités, c'est à titre d'autorités, comme si nous avions dans l'idée d'occuper à notre tour une position d'autorité. Voilà qui expliquerait en partie la désaffection des auteurs et des textes : ils sont dénoncés en tant que positions dominantes, bastions doctrinaux qu'il faut déboulonner. Nous vivons une époque où le texte unique est invoqué par des millions d'individus, au détriment de la littérature et des arts. Avons-nous oublié qu'il y a d'autres façons de nous rapporter aux textes ? Certes, les textes ont longtemps été les maîtres de l'interprétation du monde, les paradigmes d'une conception tyrannique de la présence. Fallait-il pour autant les remplacer par un bal des célébrités et leur présence-saturation à l'écran ?

J'insiste sur l'auteur, on l'aura compris, non pas en tant qu'autorité, mais en tant qu'expérience très tangible de notre désir de sens. Étudiant au doctorat, j'ai suivi les séminaires de Roland Barthes à l'EPHE. C'était l'époque des *Fragments d'un discours amoureux*. Lorsque, peu de temps après, le livre a

paru, je pouvais réentendre les reprises du souffle, je pouvais presque toucher le grain de la voix, ce que Barthes appelait le « museau humain »⁹. Même chose en art : lorsque la rencontre a lieu, il y a désormais une présence humaine dans la matérialité de l'œuvre, ce qui trouve sa culmination pour moi dans la performance, véritable art de la présence.

Ontologie de l'autofaçonnement

Un autre aspect que je voudrais signaler, c'est que nous croyons qu'une idée, une formule, une image, etc., peut, à elle seule, *encapsuler* un contenu. Nous oublions que la phrase est intelligible parce qu'elle appartient à un langage, que l'image l'est parce qu'elle appartient à une culture, que l'idée l'est parce qu'elle appartient à un débat. Les images et les textes ne prennent relief, sens et portée que placés dans un cadre interprétatif, un milieu culturel où les qualités de regard et d'écoute sont possibles. Nous croyons l'image autoextractible, qu'elle recèle en elle-même toute son intelligibilité (ou visibilité) ; nous oublions que nous avons besoin d'un appareil pour la lire ou d'une culture pour l'interpréter¹⁰. Cela semblait évident, mais nous l'avons oublié tant le savoir en impose : nous oublions que tout savoir nouveau requiert un savoir préalable pour l'apprécier. Néanmoins, nous croyons disposer de capsules qu'il suffit de répéter, de formules chronodenses qui nous dispensent de tout discours¹¹.

Être cultivé, c'est savoir qu'il faut sans cesse retravailler sa culture, que l'appréciation d'une idée, d'une œuvre, requiert un effort. Il semble, en cette ère postpatrimoniale, que tout doit être facile, et ce, aussi bien pour le public que pour les artistes, les intellectuels, mais aussi les étudiants qui voudraient faire l'économie de toute élaboration de la pensée et de l'expression. Un bon indicateur de ce phénomène est l'aveuglement devant les textes : le texte n'est plus le lieu d'un enjeu, ce n'est qu'un élément parmi tant d'autres dans la panoplie de la promotion culturelle. L'auteur peut dire ce qu'il veut, importent seulement ce qu'il a fait hier et ce qu'il fera demain, ce dont nous ne discuterons pas s'il s'agit d'une célébrité et que ses faits et gestes sont connus par les médias.

Le travail sur les œuvres, artistiques ou littéraires, nous permet d'en comprendre la portée lorsque les œuvres nous révèlent la complexité de notre époque et nous procurent tout à la fois des émotions inédites dans une expérience intime qui trouvera une résonance dans notre être même. « À l'université on n'apprend pas seulement des contenus, mais des formes. Cela implique un engagement humain, une mise à l'épreuve de soi ; d'où la nécessité d'une médiation – le maître qui est lui-même en recherche¹². »

Écouter un récital de piano, assister à une danse butoh, etc., cela peut être une expérience exigeante, difficile, austère, peut-être aussi de goût amer – et profondément enrichissante sur le plan humain – alors que les animations, télé-réalités

et autres festivals sont des ruisseaux de liqueurs douces. Nous croyons distinguer la culture du salé et de l'effort de la culture du sucré et du service pour marquer la prépondérance de cette dernière. La culture servie à la cuillère est peut-être riche en émotions, mais elle provoque une obésité culturelle dans le besoin du nouveau et de l'identique.

Certaines œuvres sauront nous enrichir à jamais : leur qualité d'émotions trouve en nous une résonance ontologique. La culture se révèle un privilège : elle fait de nous des individus à part, elle permet un gain d'individualité, car donner une valeur à notre propre vie nous apparaît soudain inouï, improbable, provoquant notre état de béatitude – ou de choc – du fait de découvrir en même temps la valeur de la vie humaine. Plus que jamais, dans le monde d'aujourd'hui, c'est à la culture qu'incombe la responsabilité de préserver le sens de la valeur de toute vie humaine. Il est vrai que notre société civile, dans un cadre libéral, tend à protéger l'individu des contraintes du groupe. Mais pour combien de temps encore ? Les administrations politiques prennent en charge tous les aspects de notre vie, de notre margarine à nos ampoules électriques. La religion veut réglementer notre vie présente en nous garantissant une vie *après* la vie. Seule la culture se donne pour absolu la pulsation de l'instant vécu.

En effet, la culture nous apprend à passer par l'autre : une autre pensée, une autre perspective – nous bénéficions ainsi d'un effet de parallaxe. Qu'en serait-il des lecteurs, des spectateurs et des étudiants qui ne voudraient plus de ce passage quasi initiatique : passer par l'autre (auteur-altérité), passer par l'absence (texte-mort), comme l'exige toute création dans ses étapes et ses choix ? Qu'en serait-il d'une culture de l'*analtérité*, selon le terme de Quessada¹³ ? Les tenants de la nouvelle (in)culture veulent que nous les cautionnons dans leur volonté d'être eux-mêmes. Ils ne veulent « apprendre [...] qu'à être eux-mêmes littéralement avant tout, comme si déjà ils ne l'étaient pas bien assez »¹⁴. Baudelaire l'avait perçu : ils ne veulent contempler que leur propre image, ils se précipitent sur celle-ci avec des rugissements barbares. Notre société ne fait plus la différence entre « exhibition de soi » et « formation du sujet », elle se contente d'une exhibition qui se complait dans un jeu spéculaire. Nous assistons à l'effacement du concept d'auteur, à la perte de la rencontre avec le créateur, à mesure que disparaissent ces relais privilégiés, ces passages extérieurs, ces miroirs lointains que constituent les textes et les œuvres. C'est l'existence

humaine qui s'appauvrit lorsque notre modèle de suffisance ontologique est la saturation de l'écran par le Même. Lorsque l'autre n'est plus le passeur de soi-même.

Majorité culturelle et politique de la postmodernité

Nous assistons à un phénomène de décivilisation : qui dit *civilisation* dit aussi *culture majoritaire* qui se perpétue dans les siècles, préservation d'un héritage culturel qui constitue une richesse pour l'ensemble de la société. Or, nous voyons apparaître, ces dernières années, une haine du majoritaire. Les raisons sont diverses : individualisme, décolonisation, défondamentalisation, etc. Il s'agit d'un désaveu de la culture de référence, soit d'une culture où l'expérience des œuvres et des textes, génération après génération, alimente et renouvelle la culture majoritaire. Rappelons qu'Antonin Artaud déjà, dans son commentaire sur *Loth et ses filles*, tentait de se dissocier d'une culture de référence trop lourdement instituée dans le texte. Il faut préciser que ces charges iconoclastes participaient au renouvellement de la culture : c'était un cri dans le langage, non pas l'abolition de tout langage.

Pour réfléchir à ce problème, nous faisons appel à la métaphore d'une « physique sociale » où la culture doit posséder une masse critique et rayonner sans cesse dans le corps social, à la façon d'un système sanguin qui apporte l'oxygène dans le corps et s'approvisionne à l'air libre. L'idéologie a des effets d'innervation, la culture a des effets de capillarisation fins et nourriciers¹⁵ : il faut une masse critique pour créer un milieu propice au maintien de la culture, tout comme il faut un minimum de locuteurs pour assurer la survie d'une langue. Et peut-être aussi un minimum de complexité et de densité à la pensée. En deçà de ce niveau, elle s'effondre : « À force de simplifier, je mens¹⁶. »

La culture a besoin d'une masse critique de créateurs et d'auteurs alimentée par des débats et des rencontres, sinon elle s'étiole. Celui qui veut ignorer une époque qui croit que l'individu peut se cultiver tout seul n'a pas besoin d'appartenir à un milieu culturel riche pour accéder à certaines visions du monde, à certaines capacités d'analyse. Chacun voudrait acquérir par soi-même une culture patrimoniale : nous voulons être des héritiers autogénérés, sans lignée parentale. Nous serions cultivés par l'acquisition de capsules médiatiques et non par l'expérience des débats dans un milieu de créateurs, d'auteurs et de gens éclairés¹⁷. Et lorsque nous admettons avoir besoin d'une masse critique,

c'est pour la considérer comme acquise, comme si nous pouvions acquérir en autodidactes une « culture de table » !

Or, nous n'entendons pas par culture de table un appel à la gastronomie mais tout autre chose, soit l'ouverture sur le monde que l'enfant retire de sa présence à des conversations à la table entre parents cultivés, c'est-à-dire un commerce intelligent qui repose sur une capacité d'aborder des sujets de fond qui lui permet d'être informé sur une grande diversité de sujets (la cellule souche ou l'origine du hip-hop) et qui exerce surtout sa capacité à aborder des sujets contradictoires. Une conversation permet de développer des hypothèses pour le simple plaisir de suivre des lignes de raisonnement jusqu'à leurs ultimes conséquences, elle exige parfois que certains se fassent l'avocat du diable pour mieux faire se contraster les points de vue... et ce, sans que les choses soient prises trop « personnellement » chaque fois que notre point de vue ne coïncide pas nécessairement avec le meilleur.

Nous disons qu'une partie importante de notre bagage culturel s'acquiert dans un contexte de convivialité : pour les enfants, c'est à la table lors de conversations avec les parents, ensuite ce sont avec les amis, puis grâce aux rencontres dans les cafés et autres lieux de pluralité et d'échanges de vues. Ce sont en outre les salles de lecture dans les bibliothèques, car il y a une réelle expérience de la lecture dans une salle dont l'architecture exprime élévation et grandeur¹⁸. Ce sont aussi les espaces ouverts par les centres d'artistes, les aires de jeux instituées le temps d'un événement, etc. Il y a de même une expérience du cinéma qui se fait en salle avec un public attentif. Ce qui compte, c'est l'expérience et la rencontre, lorsque l'intelligence se révèle sensible, lorsque la pensée s'incarne dans le commerce humain. Parmi ces rencontres, certaines seront plus marquantes. Raymond Klibanski faisait savoir qu'il avait serré la main de grands penseurs (Cassirer, Jaspers, Panofsky, etc.) pour que nous soyons honorés à notre tour de serrer la sienne, certes, mais surtout pour nous faire sentir combien ils sont encore proches : le monde qu'ils ont pensé est le nôtre¹⁹.

Dans les années quatre-vingt-dix, j'ai eu le privilège de dîner avec Jacques Derrida. Je suis encore confondu par la générosité de mes collègues qui m'avaient invité à ce repas, nombre de personnes auraient mieux profité de cette rencontre, auraient su quelles questions lui poser. J'avais lu très attentivement les œuvres magistrales du début, depuis *De la grammatologie* de 1967 jusqu'à *La vérité en peinture* ; j'avais suivi de près le parcours intellectuel de ce grand écrivain et penseur du XX^e siècle. Pendant ce repas, j'assistais avec fascination à l'incarnation de son œuvre, à l'illustration de ce qu'il disait par ce qu'il était. Je percevais une discontinuité dans son être qui révélait plus à nu une force extraordinaire, cette « présence à » ce monde qui aura bouleversé le langage et l'histoire des idées. Est-ce un fantasme

La culture se révèle un privilège : elle fait de nous des individus à part, elle permet un gain d'individualité, car donner une valeur à notre propre vie nous apparaît soudain inouï, improbable, provoquant notre état de béatitude – ou de choc – du fait de découvrir en même temps la valeur de la vie humaine.

La culture de référence craint de se donner en exemple, elle est davantage occupée à faire son autocritique qu'à reconduire l'expérience des œuvres et des textes. Elle s'enlise dans la superficialité médiatique à une époque où les religions politisées ne sont guère à l'heure de l'autocritique.

de filiation qui n'est plus de notre époque ? Autant le dire tout de suite, la « rencontre avec le maître » ne fait plus partie des valeurs de notre monde. Pourtant, il arrive parfois à certains artistes de confier qu'ils ont assisté personnellement à une performance de John Cage, etc. – ils font cette confiance avec pudeur comme si elle relèverait davantage de leur vie privée.

Refus de la majorité, autocritique suicidaire

La question qui se pose est la suivante : la culture de référence, avec l'admiration des auteurs et des créateurs, est-elle une « acquisition désirable pour la totalité des citoyens »²⁰ ? Est-ce le lieu d'un véritable consensus ? Certains ont critiqué cette culture en dénonçant une manipulation où une classe sociale riche et influente parvient à imposer ses critères de réussite, sa définition du bonheur, ses scénarios de gratification à l'ensemble de la société. A-t-elle voulu l'imposer au reste du monde dans les « grandes » années de l'impérialisme eurocentrique ? Nous ne pourrions répondre à cette question, mais il semble cependant que les minorités de la société multiculturelle d'aujourd'hui ne manifestent aucun désir d'adhérer aux idéaux d'une classe majoritaire²¹. De plus, la classe majoritaire renonce à toutes velléités de paraître comme telle, elle se replie sur elle-même dans un déni de l'autre, elle renonce même à se constituer en modèle qui doit être imité en tout tant elle aurait honte de participer à l'actuelle « occidentalisation »²² du monde.

Nous avons définitivement anéanti l'autorité idéologique et morale de la classe sociale qui était traditionnellement protectrice et gardienne de la culture de référence. Alors, en niant toute autorité morale à la classe aisée – après tout, elle a mis à sac la planète –, nous en sommes venus à nier l'héritage qu'elle portait – c'est jeter le bébé avec l'eau du bain. Nous en sommes venus à abdiquer la souveraineté individuelle que cette culture préservait. Il semble que la culture occidentale n'aurait pas su préserver le sens de la valeur de la vie humaine, une obligation qui est au centre du projet de civilisation. Et pour cela, nous nous empressons de la désavouer : en désavouant cette culture, nous en venons à désavouer la lutte pour les droits de l'homme et la liberté d'expression qui est au cœur du processus artistique. Nous donnons raison à ceux qui voient dans l'art une tentative de détruire les valeurs traditionnelles des cultures hiérarchisées.

Certes, la classe aisée a non seulement instrumentalisé de façon vulgaire les trésors culturels mais aussi les principes de civilisation dont elle avait reçu la garde. Totale absorbée dans

ses visées économiques, cette classe a remplacé l'exercice de la raison par un spectacle continu de la manipulation d'opinion. La classe politique s'est alors empressée de faire du zèle et d'infliger des coupures sanglantes dans la culture, et nous assistons dès lors au rétrécissement des espaces de débat, des tribunes de la libre-pensée, où il serait possible d'exprimer une opinion relative à la politique ou à la religion sans être poursuivis pour diffamation ou incitation à la haine par des commissions orwelliennes ou des *fatwa* de bien-pensance. Cette classe politique soutient sa vision morale du monde, dans le registre restreint qui lui reste, en usant du pouvoir de persuasion des images et des drames. À la majorité culturelle, qui était alimentée et réajustée par la culture de référence, s'est substituée la culture majoritaire des médias. Il en résulte une crise de confiance où plus personne ne se reconnaît la responsabilité de conserver et de transmettre des valeurs de civilisation utiles et nécessaires à l'humanité, sinon quelques idéalistes qui travaillent sur le terrain, dans des ONG lointaines.

Plus personne ne veut reconduire les rites et les codes de la culture majoritaire tant elle est associée au mensonge et à l'arrogance. La culture de référence craint de se donner en exemple, elle est davantage occupée à faire son autocritique qu'à reconduire l'expérience des œuvres et des textes. Elle s'enlise dans la superficialité médiatique à une époque où les religions politisées ne sont guère à l'heure de l'autocritique. Les convictions brutales des religions minoritaires en Occident n'ont pas vraiment besoin de s'imposer, elles laissent les démocraties s'autodiscréditer.

À la haine du bourgeois des années soixante s'est substituée la haine du majoritaire, une méfiance envers le macroculturel. À l'émancipation d'un « peuple » se substituent des revendications populaires plurielles. *À la revendication de l'individu qui cherche à s'affranchir des contraintes internes de son groupe, nous substituons la revendication de la minorité face à la culture majoritaire, même si la minorité se révèle plus autoritaire.* En fait, les questions relatives à l'organisation interne des groupes et aux contraintes exercées par le collectif sur l'individu ne peuvent être négociées. Les représentants de la culture de référence éprouvent le plus grand pessimisme quant à la possibilité de protéger un espace culturel à l'intérieur d'un cadre libéral. Ils doutent même de la possibilité d'appliquer un cadre libéral au combat des minorités qui revendiquent des droits spécifiques, ce qui se révèle particulièrement difficile lorsque ces minorités ne sont pas issues de pays aux traditions démocratiques :

« Ce conflit entre les exigences du libéralisme et les revendications des groupes culturels pour une reconnaissance publique a mené à une schizophrénie dans la façon dont les politiciens et les tribunaux canadiens traitent de la question de l'ethnicité et de la nationalité. Notre culture et nos institutions politiques reconnaissent tout à la fois l'égalité libérale et les droits des minorités, et pourtant chacun a été affaibli par l'autre²³. »

Une telle schizophrénie dans la pensée conduit inévitablement, selon un destin clinique, à une anesthésie de tous les sens, chacun d'entre nous ayant verrouillé sa pensée dans l'indifférence. Pour le citoyen, il n'y a pas d'alternative entre la minorité religieuse et la culture majoritaire. D'un côté, le religieux absorbe le politique, la minorité religieuse prenant en charge tous les aspects de la vie : mariage, vêtement, alimentation, etc. De l'autre, la culture majoritaire veut se désengager de tous contrôles de la vie sociale et de toutes responsabilités de transmission quand elle se dénonce elle-même comme créature d'une élite cynique et rusée. La majorité se démontre elle-même à coup de slogans dont les effets de blocage restent prépondérants : éducation = dressage, santé = élevage, art = élite, territoire = génocide, politique = faux-débats, culture = méga-fête, honneur = horreur²⁴, etc.

Certes, la critique des anciennes structures coloniales de l'Occident était nécessaire et judicieuse, mais elle ne saurait s'adresser au monde contemporain qui a perdu son hégémonie culturelle. Pourtant, cette critique ne cesse de miner les derniers fondements culturels de la majorité. Il n'y a pas si longtemps, la culture était dénoncée comme l'ornementation de la classe bourgeoise ; nous étions invités à rejeter la culture des grandes œuvres de pensée et de création, une culture que les régimes dominants avaient prise en charge pour en faire des façades de prestige. Aujourd'hui il semble que les choses en sont au même point : la culture est absorbée par ses relais médiatiques, elle ne s'enrichit au contact des autres cultures que pour illustrer le concept de *multifête*, elle ne saurait subsister qu'à offrir une vitrine à notre *monomentalité* technoéconomique.

Ce déni de la culture, ce blocage dans l'échange, détruit la possibilité de constituer une communauté de sens, ce que John S. Mill appelait « l'opinion publique unie nécessaire au fonctionnement des institutions représentatives »²⁵. On détruit ainsi le consensus sur les droits individuels et les valeurs universelles : « La crise de la transmission, c'est aussi la crise de la démocratie²⁶. » Cette situation, qui prévaut dans de nombreux pays occidentaux, prend un relief particulier au Québec qui refuse de s'assumer en tant que majorité politique fédératrice de particularismes culturels. Il ne s'agit pas de nous définir en fonction d'une appartenance à un groupe ethnique ou à partir de nos frontières provinciales : Géo-Québécois et Néo-Québécois ? C'est ainsi que l'occupation du territoire avant la Conquête, l'acqui-

sition des droits politiques, l'organisation des syndicats, l'institution de l'éducation laïque, la protection du paysage linguistique, etc., sont les éléments de construction d'une communauté compassionnelle. Mais cette construction reste imaginaire et n'est pas soutenue par un récit majoritaire.

Le refus de la majorité, qui caractérise le multiculturalisme hyperdémocratique et donc antidémocratique, précipite la perte d'une communauté de sens puisque toutes les minorités règnent – ce refus de la majorité culturelle met en péril la démocratie, cette dernière étant par définition la reconnaissance de la majorité, lorsque la minorité à 49 % se plie au choix de la majorité à 51 % et accepte de vivre avec ce choix. Le Québec a fait la preuve qu'il pouvait respecter la démocratie, il en a fait la preuve en passant par des référendums serrés sans explosions de colère. Pourtant, on ne voit pas assez comment la richesse culturelle du Québec, le rayonnement d'une culture majoritaire et l'intégration réussie des particularismes ont contribué à créer ce respect de la majorité politique. Une nation si respectueuse du jeu démocratique a-t-elle mérité de voir sa culture réduite par les médias à une bulle de chansonnette ? Quelle absurdité de retirer d'une société, pour mieux la soumettre, ce qui lui permet de reconnaître l'ordre majoritaire !

Pour de nombreux observateurs de la scène culturelle, ce sont les livres et les œuvres, les auteurs et les échanges de vues entre créateurs qui restent une garantie de respect des valeurs de la démocratie. Le livre reste pour eux « le lieu d'exercice public de la raison [...], l'arme de la démocratie »²⁷. Et les textes restent des lieux irremplaçables de l'articulation de la pensée et de la cohabitation des points de vue : ils sont les moteurs de la vie intellectuelle, ils relancent le processus démocratique. En effet, les livres (et non pas le livre) et les œuvres d'art permettent que l'opinion et le raisonnement soient considérés pour leurs mérites, car c'est grâce aux expériences intellectuelle et physique de ces œuvres dans leur diversité, dans le cadre de lectures croisées, dans l'échange social qu'elles permettent, que nous pourrions reconnaître la pertinence de tous les interlocuteurs dans le débat.

Il a été dit que l'on ne saura jamais trouver un consensus dans les arts contemporains : les arts font la démonstration de l'utilité du *disputandum*. Le texte et l'œuvre posent au fondement de la société non pas le territoire ou l'histoire, mais un espace de dialogue, que ce soient la table de cuisine avec le repas partagé ou les grandes salles de lecture avec leurs colonnes doriques – soit l'ouverture d'un espace où l'échange est placé sous l'égide d'auteurs qui relèvent le niveau sans pourtant faire acte d'autorité.

Tous les arts sont majeurs

Parallèlement au désaveu de la grande culture, nous assistons au nivellement et au recyclage de celle-ci. Nous pouvons vulgariser la science, alors

pourquoi pas la culture ? En fait, les médias multiplient les produits dérivés à partir des œuvres : nous faisons des films distrayants sur les peintres et les auteurs, nous traduisons les théories en docufictions, nous faisons des bandes dessinées sur les philosophes²⁸. Il a été dit plaisamment que le cinéma d'Hollywood servira de passe-temps aux astronautes engagés dans des voyages interstellaires. Ainsi, la culture du dernier siècle saura-t-elle nous distraire et nous accompagner, tandis que nous sombrerons dans le néant de l'inculture !

Invité à l'émission *Apostrophe* du 26 décembre 1986, Serge Gainsbourg explique que la chanson n'est pas à mettre sur le même plan que l'architecture, la peinture, la musique classique, la littérature, la poésie : « Un art majeur demande une initiation, pas un art mineur [...] comme les conneries que nous faisons. » L'auteur-compositeur-interprète Guy Béart, célèbre pour son album *Vive la rose*, n'est pas d'accord, et une altercation s'ensuit avec insultes. Béart déclare : « Il n'y a pas d'art mineur, [...] même la cuisine, c'est majeur. » Il se fait vertement rabrouer, Gainsbourg lançant cette exhortation : « Initiez-vous²⁹ ! »

En fait, l'interdisciplinarité préconisée dans les écoles d'art est le reflet du projet de société multiculturelle qui a dominé ces trente dernières années. Elle conduit à ce nivellement : toutes les pratiques de création ont les mêmes portées philosophique et culturelle, bande dessinée et essai savant, jeu vidéo et arts électroniques, effets spéciaux et scénario, etc. La poésie et le roman policier, l'essai philosophique et les bijoux, le film et la page Web, la musique contemporaine et l'ambiance sonore, le théâtre et la danse sociale, tout est égal puisque le spectateur a toute la liberté de zapper dans les programmes, dans les œuvres, mais aussi dans les cours. Un phénomène nouveau est apparu ces derniers temps : lorsque nous projetons un film dans une classe, toutes lumières éteintes, si les visages des étudiants sont illuminés, c'est que leur ordinateur portable est resté allumé et qu'ils continuent leur intense commerce MSN.

Certes, je peux le concéder, un artiste n'est rien d'autre qu'un bon artisan qui œuvre dans un champ artistique, ce qui vaut pour tous les créateurs, écrivains, chercheurs... Mais faut-il rappeler que certaines créations culturelles ont le mérite de mettre en place un discours sur nos conditions d'existence, d'offrir une représentation de nos interactions en société et de nos perspectives sur le monde ? Tout cela n'a pas la même portée. Pourtant, la classe politique, le système éducatif, le milieu des arts lui-même ne veulent exercer aucune discrimination tant est grande la hantise de reproduire le discours du dominant, tant il serait honteux d'exercer une sélection élitaire.

Certes, nous devons assurer un accès égal à la culture, mais pas à une culture qui produit un nivellement par la base. Certes, tous les individus sont égaux pour les droits, ils sont tous d'égal

intelligence pour la neurophysiologie, mais cela ne signifie pas que tous les goûts sont égaux, que toutes les opinions se valent. L'égalitarisme, lorsqu'il est imposé par des politiques et non pas institué par la patience et la réflexion, a cet effet bulldozer : il trouve un point de ralliement dans l'antiélitisme. De toute façon, pourquoi s'acharner sur les livres et les œuvres ? Bientôt plus personne n'aura idée de ce qu'est l'expérience de l'œuvre, plus personne n'aura le temps de lire *À la recherche du temps perdu* au complet, de voir tout De Kooning dans différents musées, d'écouter tout Miles Davis, de visiter les édifices de Gaudi, de voir les films de Bergman, d'écouter les langues inventées de Claude Vivier – déjà qu'une vie entière ne suffit pas pour entrevoir une infime fraction des chefs-d'œuvre du monde. Alors comment voulons-nous trouver le temps de traverser une seule de ces œuvres d'envergure ? Nous n'avons pas le temps, alors que – paradoxalement – c'est l'œuvre qui recèle ce temps, qui est la gardienne de cette durée. *Dans une société qui a développé les technologies pour gagner du temps, la disparition de la durée a des conséquences importantes.*

En fait, cet égalitarisme a des conditions : nous n'acceptons d'être égaux envers autrui que si celui-ci se révèle si différent qu'il ne peut pas être comparé. Ainsi, nous sommes tous égaux à condition d'être tous différents, et donc sans comparaison possible, et donc sans possibilité d'être déclarés égaux ou inégaux – dans le Même. L'égalisation, lorsqu'elle est généralisée et dépassée, aboutit à une production de microdifférences, sinon de pseudo-différences. L'hyperdémocratie contribue à la production de différences identitaires, foisonnantes et égalitaristes, toutes choses souhaitables qui fonctionnent cependant à condition d'évacuer les figures de l'autre. C'est ce monde du Même, qui contient toutes les différences, que décrivait Kerouac :

Que vous sachiez ce que veut dire
Qu'il y a trop de choses
Dans un monde de rien.
Un seul rien
Égale
Toutes les choses³⁰.

Défaut de conviction, perte de valeurs dominantes : évacuer la culture

Lorsque je suis rentré pour la première fois dans une salle de classe à l'université, le professeur fumait sa pipe sur l'estrade. Nous étions depuis longtemps à notre place, mais le professeur n'avait pas encore pris la parole. Après avoir rallumé sa cigarette maintes fois, il lâcha très laconiquement : « Y a-t-il des questions ? » À quoi répondit un silence plus appuyé de la cinquantaine d'étudiants. Il reposa cette question plusieurs fois. Puis Roland Houde, pour le nommer, lâcha cette autre phrase : « Vous voulez étudier en philosophie et vous n'avez aucune question ? »

Pourquoi s'embarrasser des auteurs, pourquoi s'initier aux œuvres du passé, surtout si ces dernières posent plus de questions qu'elles n'en résolvent ? Les certitudes n'ont pas de visage, les vérités ne sont pas ouvragées ; vérités et certitudes ont déserté les eaux profondes de la culture. Les institutions renoncent à leur mission culturelle lorsqu'elles évacuent une culture qui introduit une différenciation ontologique entre les individus, que nous pouvons respecter ou ignorer. En effet, la culture interpelle à des degrés divers l'intelligence et la sensibilité de chacun sur la base de la fréquentation des œuvres.

En fait, l'égalitarisme actuel est anti-intellectuel et anticulturel, il fait valoir que chacun n'a pas besoin de se cultiver, car sa religion et sa provenance seraient déjà un bagage culturel plus que suffisant. Chacun s'en réclame sans entreprendre cette démarche, le plus souvent très longue et personnelle, au terme de laquelle l'artiste et l'écrivain parviennent à reconnaître qu'elle aura été l'influence de leurs origines, de leurs appartenances ethniques, de la conjoncture historique à laquelle ils appartiennent, etc., dans leurs pensées et dans leurs créations.

La définition du mot *culture* a radicalement changé. Elle signale les vêtements que vous portez, les autorités que vous reconnaissez, ce que vous mangez, le respect que vous portez aux personnes âgées ; elle signale toutes ces choses et non pas vos préférences parmi les auteurs et les créateurs de notre temps. Selon cette nouvelle définition de la culture « spontanée », au sens de l'abiogénèse en biologie, nul besoin de soutenir financièrement la masse critique des créateurs mais, surtout, nul besoin de faire un effort individuel pour nous constituer des valeurs, pour nous revendiquer un héritage personnel, pour examiner les fondements de notre langage ou de notre société. Nul besoin de reconnaître en nous-mêmes les effets déterminants de la culture majoritaire, comment elle se renouvelle et comment elle se perpétue : nous la considérons acquise, nous croyons en son auto-perpétuation³¹. Encore une fois, voilà une raison pour laquelle nous n'éprouvons pas le besoin de subventionner la culture parce que celle-ci nous paraît insubmersible comme le Titanic, tous ses compartiments étant bien arrimés les uns aux autres, chacun étant bien étanche. Mais tout cela a fini par couler pour une simple affaire de rivets.

C'est tout le paradoxe de notre époque : la majorité se délite, pourtant nous continuons à tout attendre d'elle, au détriment des initiatives individuelles. D'un côté, il nous semble que ce n'est pas à l'individu de faire des efforts. C'est la société qui doit mettre en œuvre toutes ses ressources et servir les besoins qu'elle reconnaît chez ces individus, et ce, afin de préserver leur identité face aux conventions de la société globale. C'est la société qui doit reconnaître les droits spécifiques des minorités pour préserver leur identité face à la culture

majoritaire³². Et de l'autre côté, nous croyons que la société peut faire tout cela sans le soutien des subventionnaires, que la continuité culturelle est un *perpetuum mobile* et que nous n'avons qu'à sauter dans le train en marche.

Le propos de cet article, le lecteur l'aura compris, consiste à dresser un parallèle entre les tensions politico-culturelles de la société globale et une attitude qui tend à se généraliser dans le rapport à la création dans la société, dans le rapport au savoir à l'université³³. En effet, nombre d'étudiants en art et aussi d'artistes en carrière se comportent comme s'ils inventaient l'art à chaque fois qu'ils produisent quelque chose. Pour eux, l'art va de soi, sa place dans la société est acquise. Nul besoin de réinventer ce langage ou, plutôt, ils le réinventent à chaque fois qu'ils en font usage. Pouvons-nous imaginer un poète qui ne se demande pas dans quel langage il parle ? Un scientifique qui ne s'interroge pas sur l'origine et la pertinence du bagage conceptuel qu'il utilise ? Il faut croire que nous avons affaire, le plus souvent, à des Picasso : Picasso affirmait, pour défendre des œuvres qui paraissaient d'une laideur agressive, tel le portrait de Dora Maar, *Une femme qui pleure*, de 1937, que chacune de ses œuvres portait en elle-même le critère esthétique qui devait servir à l'évaluer. Il semble ainsi, aujourd'hui, que toute œuvre incorpore – *encapsule*, pour reprendre un terme que nous avons introduit – les schémas d'interprétation, les réflexes perceptuels et cognitifs qui permettront de la comprendre et de l'apprécier.

Fort de cette conviction que toutes les œuvres sont encapsulées, nous n'éprouvons pas le besoin de réfléchir sur l'horizon culturel qui rend possible leur production et leur compréhension. Notre culture serait dorénavant constituée d'objets « spontanés » et non pas de normes communes. Nul besoin de subventionner une culture dont les objets surgissent d'eux-mêmes. D'ailleurs, notre société doute de la possibilité de trouver des normes communes à tous les groupes. Il semble que ce doute se répercute sur tous les plans de la société, affecte les protocoles de transmission. Nos politiques culturelles sociétales se répercutent dans le contexte de l'éducation par une crise du rapport au savoir et dans le contexte artistique par une crise du rapport à la création.

C'est pourquoi il importe plus que jamais qu'aujourd'hui, artistes, professeurs, étudiants, auteurs aient une conviction très forte quant à l'importance de l'art dans le destin de nos sociétés, sans imposer une définition de l'art. Ils ne sauraient désavouer leurs responsabilités comme représentants actifs de la culture de référence. L'art, en effet, joue un rôle important pour assurer l'équilibre des médias et de la politique, de la culture et de la religion. Je suis pour ma part épris d'un humanisme poétique dont je trouve des accents forts chez Gottfried Benn lorsque « la langue, la parole poétique, doit remplacer tout ce qui a été perdu d'idéal et de croyance »³⁴.

En guise de pseudo-conclusion, je dirai que : tous les goûts se valent, tous les arts sont majeurs, tous les individus ont droit à leur opinion, chacun est également riche de sa provenance, l'éducation doit faire entrer tous les individus dans la vie du même pied, les individus ont autant de droits face à la société qu'ils subissent d'exigences dans leur microsociété (famille, clan, etc.), toutes les minorités ont leur souveraineté culturelle, tous les artistes auront leur minute de gloire, toutes les œuvres récentes surpassent celles du passé, toutes les images contiennent leur signification, toutes les couleurs ont la même valeur esthétique, toutes les pensées se résument en quelques phrases, toutes les œuvres seront numérisées dans des musées virtuels, tous les livres sont des tombeaux, toutes les cultures préconisent également les valeurs démocratiques, toutes les existences rencontrent la même plénitude ontologique, toutes les croyances ont la même valeur de transcendance...

Ou plutôt, pour conclure avec Raoul Hausmann, je dirai que : « Pour agir efficacement et en prévision des données éventuelles de l'avenir, il faudrait être prêt à une attitude présente »³⁵ ☺

Notes

- 1 Cf. Antonin Artaud, « La mise en scène et la métaphysique », *Le théâtre et son double*, O.C., t. IV, Paris, Gallimard, 1978.
- 2 Cf. Francis Fukuyama, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 1993, 448 p., « Champs ».
- 3 Cf. Georges Bataille, *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1978, 180 p., « Tel ».
- 4 Giovanni Calabrese, « Difficultés du livre et défis de l'édition », *Liber Bulletin*, n° 11, mai 2008, p. 2.
- 5 Johann Joachim Winckelmann, *Pensées sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture* (1755), trad. L. Cahen-Maurel, Paris, Allia, 2005, p. 69.
- 6 Ironie de voir tant de gens se prétendre assez cultivés pour citer la scholastique médiévale *gustibus et coloribus non est disputandum* pour justifier ainsi l'inculture, ce que contestait Paul Valéry (« Il faut disputer des goûts et des couleurs », *Rhumbs*, Paris, Le divan, 1926, p. 61.).
- 7 Jacques Bouveresse, *Wittgenstein : la rime et la raison. Science, éthique et esthétique*, Paris, Minuit, 1973, p. 74.
- 8 Gottfried Benn, *Le ptoléméen et autres textes*, trad. H. Feydy, Paris, Gallimard, 1995, p. 34. C'est bien le « toi » de l'ouverture à l'autre, et non le « toit » de l'abri...
- 9 Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, Paris, du Seuil, 1973, p. 105, « Tel Quel ».
- 10 Pour l'analyse de ces conditions de lecture de l'image, cf. « L'image puissance numérique », Nicholas Pitre et al., *Sagamié : l'imprimé numérique en art contemporain*, Trois-Rivières, Éditions d'art Le Sabord, 2008, p. 14-21.
- 11 C'est l'argumentation de George Lakoff qui analyse comment certains politiciens peuvent passer leur message avec succès, car ils ont préparé le terrain cognitif (*neuro framing*) et martelé le message à répétition. Cf. G. Lakoff, *The Political Mind : Why You Can't Understand 21st-Century Politics with an 18th-Century Brain*, New York, Viking Press, 2008, 292 p.
- 12 Claudia Moatti, « Université : la cote d'alerte », *Médium : transmettre pour innover*, n° 1, 2004, p. 19.
- 13 Cf. Dominique Quessada, « À tombeau ouvert », dialogue avec Peter Sloterdijk, *Court traité d'altéride*, Paris, Verticales, 2007, 150 p.

- 14 Renaud Camus, « La grande déculturation », *In-nocence.org*, éditorial n° 45, décembre 2007, p. 28. ; *id.* [en ligne], www.in-nocence.org/pages/parti_editoriaux/edito_Frameset.html, Fayard, 2008, 135 p.
- 15 Capillarisation : augmentation des vaisseaux capillaires, leur pénétration dans la masse musculaire pour acheminer le débit sanguin et diffuser l'oxygène.
- 16 C. Moatti, *op. cit.*, p. 18.
- 17 Les gens éclairés sont les lecteurs et spectateurs qui peuvent parler du « monde » d'un auteur, d'un cinéaste, etc., à travers les textes et les œuvres. Nous pouvons dire de ceux-ci que ce sont de grands lecteurs puisqu'ils comparaissent devant les grands auteurs avec une capacité de concentration supérieure.
- 18 Cf. Robert Darnton, « The Library in the New Age », *The New York Review of Books*, vol. 55, n° 10, 12 juin 2008.
- 19 « [P]our jouer un jeu que j'ai inventé afin de réveiller l'attention des étudiants somnolents après un cours un peu difficile, entre Engels et moi, il n'y a qu'une poignée de mains ; entre Marx et moi, il y en a deux. Si bien qu'entre Marx et vous, il y en a trois. » (Raymond Klibansky et Georges Leroux, *Le philosophe et la mémoire des siècles*, Paris, Les Belles Lettres, 1998, s.p.)
- 20 R. Camus, *op. cit.*, p. 6.
- 21 Il peut arriver qu'une minorité culturelle utilise la Charte des droits et libertés de la personne pour défendre ses positions politico-religieuses non démocratiques contre la majorité, sans pour autant adhérer aux principes de cette charte.
- 22 Cf. Roger-Pol Droit, *L'Occident expliqué à tout le monde*, Paris, du Seuil, 2008, 112 p.
- 23 Will Kymlicka, « Le libéralisme et la politisation de la culture », *Philosophiques*, vol. 19, n° 2, 1992, p. 99 (93-115). Cf. aussi *Liberalism, Community, and Culture*, Oxford University Press, 1989, ch. 7.
- 24 Une performance de Roi Vaara trace une spirale de mots au sol et met en scène avec finesse l'effet d'étranglement progressif des dichotomies. Nous mettons entre parenthèses les mots surajoutés sur le mouvement du retour : « 6.9.02 (21.47), MONEY (LIFE), POWER (SENSITIVITY), COMPETITION (COLLABORATION), DISPOSABLES (RECYCLABLES), POLLUTION (MANURING), BUSH (BUSHMAN), JESUS CHRIST (MICKY MOUSE), GROSS NATIONAL PRODUCT (WELFARE), EXISTENCE (KATHARSIS), ANALYSIS (RESONANCE), FATE (CHOICE), FAITH (FACT), DEATH (BIRTH) ». Cf. notre « 15 principes de Black Market International », *Inter, art actuel*, n° 86, hiver 2003-2004, p. 45-52.
- 25 John S. Mill, cité dans Hubert Haenel et François Sicard, *Enraciner l'Europe*, Paris, Seuil, 2003, p. 62.
- 26 C. Moatti, *op. cit.*, p. 23.
- 27 G. Calabrese, *op. cit.*, p. 2.
- 28 Qui sont parfois d'un grand mérite, tel le *Derrida for Beginners* de Jeff Collins et Bill Mayblin (Icon Books, 1996, 176 p.).
- 29 *Apostrophe* [en ligne], 26 décembre 1986, www.youtube.com/watch?v=FNckP7mZYB8.
- 30 Jack Kerouac, *Mexico City Blues*, trad. P. Joris, Paris, Christian Bourgois, 1994, p. 367.
- 31 Nietzsche avait identifié cette posture fallacieuse : la culture occidentale comme souveraineté du Même parviendrait à se répliquer comme Même sans passer par l'Autre, l'ordre s'autoperpétuant sans passer par le chaos. Ce qui produit un ordre sclérosé qui génère en bout de ligne encore plus de chaos.
- 32 Sur les conditions de cette reconnaissance, cf. W. Kymlicka, *La citoyenneté multiculturelle : une théorie libérale du droit des minorités*, Paris, La Découverte, 2001, 352 p.
- 33 Si vous mentionnez un auteur quelconque dans un cours, disons Gilles Deleuze, l'étudiant vous dira : « Pourquoi devrais-je savoir qui est Deleuze ? Je n'ai pas eu de cours sur ce Deleuze ! »
- 34 Corona Schmiele (à propos de l'esthétisme de Benn dans son introduction), dans G. Benn, *op. cit.*, p. 28.
- 35 Raoul Hausmann, *Sensorialité excentrique*, Paris, Les Presses du réel, 2002, p. 28, « L'écart absolu ».

SERGE PEY

De la pyramide

Ce n'est pas la pierre du sommet
de la pyramide qu'il faut commencer
par enlever mais les pierres
qui soutiennent la base de la pyramide

Pourtant quand on commence
à faire un trou
dans un angle de la base
la structure ne s'effondre pas

Et si on enlève la pierre du sommet
elle roule souvent en bas de l'édifice
et quelqu'un est toujours présent
pour la remonter
et la replacer en son sommet

Regarder autour les pierres
qui tiennent la pyramide
et commencer à les enlever
puis creuser un labyrinthe
d'effondrement
jusqu'à son sommet
tel est le mode d'emploi

Mais il s'agit plus sûrement de placer
la pyramide à l'envers
pour réaliser son effondrement
maximum

Il s'agit d'être à la fois
un rat et un oiseau

Un rat pour démolir les pierres
de la base et un oiseau pour inverser
la perspective du ciel en imaginant
que la terre est en haut
et que le ciel est en bas

Il s'agit de déceler les bases
des pyramides
autour de nous
même si on les voit pas
de façon à faire tomber
les sommets

Creuser comme le rat
Voler comme l'oiseau
telles sont les consignes
que les camarades destructeurs
de pyramides
doivent impérativement respecter

Sans oublier que dans une cache secrète
on trouvera toujours la momie de l'ordre
qu'on devra pendre
à ses propres bandelettes
sur l'arbre inversé
de toute la destruction ©